

24 AOÛT 1944

LA MÉMOIRE
DES HÉROS
MORTS POUR
LA FRANCE
LE 24 AOÛT 1944.

BLANCHER MARC
MONTBRON 1923-1944
DEVARS JEAN-LOUIS
MONTBRON 1923-1944
DEVAUREIX GUY
SEGONZAC 1921 - 1944
PELTEREAU-VILLENEUVE FR^É
REIMS 1928 - 1944

LA MÉMOIRE
EN RECUEIL

PAR L'ASSOCIATION BOËME-PATRIMOINE

24 août 1944

Afin de répondre aux interrogations nombreuses de certains habitants de Mouthiers sur le 24 août 1944, date que l'on retrouve sur une plaque de rue, sur un monument aux morts, l'association Boème-Patrimoine a recueilli, au cours de l'année 2011, des témoignages des habitants de Mouthiers ayant vécu les événements tragiques de ce jour mémorable. C'étaient alors des enfants entre 8 et 14 ans ; leurs souvenirs sont parfois précis, mais aussi souvent flous et un peu influencés par les récits ultérieurs oraux ou écrits de témoins directs ou indirects. De plus, avec le temps, les souvenirs s'émoussent, la mémoire de chacun est forcément sélective. Il n'appartient pas au groupe de travail de choisir entre telle et telle version d'un même fait, mais d'essayer de trouver une logique et une cohérence entre les différents témoignages.

La nervosité des occupants et le rythme soutenu des convois ferroviaires rattrant les troupes allemandes vers leur pays pèsent sur le climat de la commune. En effet, depuis le 6 juin, les troupes alliées avancent vers l'est et sont, ce 24 août, au sud-ouest de Paris. Mais depuis le 15 août les armées de De Lattre de Tassigny et les alliés de la France ont débarqué en Provence et remontent rapidement la vallée du Rhône menaçant ainsi d'encerclement, par le sud-est et par l'ouest, toutes les troupes du grand sud-ouest.

Hitler a ordonné le repli massif de ses troupes. Tous les moyens sont mobilisés : rails, routes, trains, camions, voitures, autobus, vélos, voitures à cheval...

La nervosité gagne ; des désertions se font, comme les deux soldats, originaires de Russie qui le 23 août se sont rendus au maquis de Torsac.

Nous disposons également de récits tenus au jour le jour comme ceux de monsieur et madame Decressac (le médecin du village à cette époque là) ou publiés ultérieurement comme celui de monsieur Tesseron et celui du colonel Lamaud, officier responsable de la Brigade RAC (Régiment d'Artillerie Coloniale).

au lavoir pour finir leur travail. Plusieurs Allemands (venant du PC du viaduc des Couteaubières) recherchent un véhicule. Ils appellent le père de Jacquot et l'obligent à sortir son camion gazo-gène garé sous les carrières. Ils ne pourront le démarrer et l'abandonneront devant le lavoir communal. C'est alors que Jacquot, sa sœur et sa mère, à leur grande surprise, voient un groupe de quelques maquisards descendre de la colline de Chez Baty par le chemin dit « de Traverse » au-dessus de la route de Fouquebrune. Aussitôt la fusillade commence. Jacquot et Lucette se réfugient en courant chez Janine Brégeas « rue de la Purée » (actuellement rue du Fournil). Leur maman, inquiète, retrouve leur papa dans la maison de son beau-frère place de l'abbé Jolly. D'après les témoignages de madame Decressac, les coups de feu ont commencé autour de 16 heures.

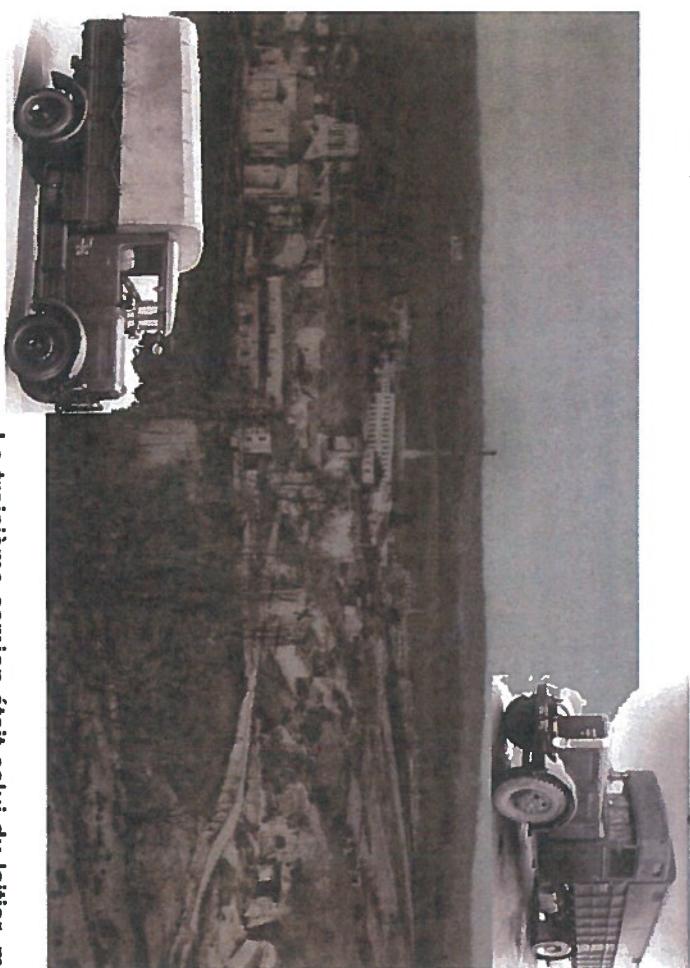
A Mouthiers, ce 24 août 1944, en fin de matinée, Jacquot (8 ans) et Lucette sa sœur (11 ans) sont dans leur lavoir pour faire de la piquette avec des prunelles de buisson noir. La fraîcheur reposante de la Boème suffit à peine à adoucir la chaleur qui monte sur le village et ajoute à la tension que depuis quelques jours on sent plus forte et plus palpable.

un allant sur le plateau de Chez Baty, le second par le chemin de la Traverse (groupe vu par Lucette et Jacquot) et le troisième par la rue de l'Église, conduit par Lucky.

Nous avons eu quelques difficultés pour reconstituer le déroulement de l'opération, car dans le même temps, il nous est apparu que 3 camions étaient au cœur de l'affaire :

- le premier était arrivé avant midi et était en panne de carburant devant le Café du Centre et gardé par un groupe de soldats allemands venant du viaduc des Couteaubières. C'est celui qui a motivé l'intervention des maquisards.

- Le deuxième camion était celui de monsieur Dedieu réquisitionné par ces Allemands du viaduc pour les dépanner. Équipé d'un gazogène, ce camion n'a pas pu démarrer (le papa de Jacquot a mis tout son savoir pour éviter ce démarrage !) et a été poussé jusque vers le lavoir communal, où il a été abandonné et brûlé dans la soirée.



- Le troisième camion était celui du laitier, monsieur Goreau André, dont la tournée passait par le viaduc. Les allemands du viaduc ne voyant pas arriver leurs collègues partis à Mouthiers à la recherche d'essence depuis le matin, ont réquisitionné ce camion pour les amener au bourg de Mouthiers où ils sont arrivés un peu après 15 heures.

Ce camion était arrêté au carrefour de la route de Fouquebrune, devant le magasin les Docks (aujourd'hui maison de la famille Gouet-Davy) au n° 40 de la rue de la Boème.

Arrivés à la départementale près du camion en panne, les FFI s'aperçoivent que celui-ci est gardé par une sentinelle allemande ; ils la neutralisent. L'Allemand est mis contre le mur du café (Café du Centre, à côté de la Boème) et Lucky reconnaît le contenu du véhicule. C'est alors qu'apparaît à la fenêtre du 1er étage du café un deuxième Allemand qui s'apprête à lancer une grenade. Lucky ouvre le feu sur lui ; la grenade roule dans le caniveau et explose sans blesser personne.

N'oublions pas que les Allemands se repliaient aussi par voie ferrée ; il y avait alors un véritable embouteillage de trains. L'un de ces trains était arrêté en attendant l'autorisation d'avancer dans la tranchée du cimetière. En entendant les coups de feu venant du bourg de Mouthiers, le train s'est avancé jusqu'à la remblai à hauteur du centre bourg et les Allemands du train sont entrés en action de combat. Trois FFI se trouvaient à découvert sur le plateau de Chez Baty, ils ont été abattus : Marc Blanchet 21 ans (fils du maire de Montbron), Jean-Louis Desvars 21 ans (de la Mayenne) et Jean Peltreau-Villeneuve 16 ans (réfugié en Dordogne).

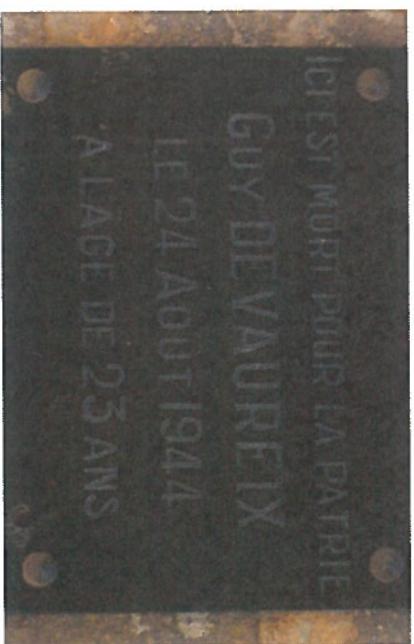
D'autres FFI, dont Guy Devaureix, de Segonzac, peuvent se replier par la rue de l'église et se réfugient au premier étage de la boulangerie, rue du Fournil. D'autres FFI peuvent rejoindre leur camion et chercher du secours à Fouquebrune. Le feu cesse, les Allemands commencent à se replier vers la gare en cherchant à débusquer d'éventuels terroristes.

Trompé par ce calme, Guy Devaureix sort de sa cachette de la boulangerie pour se replier vers le camion des FFI, route de Fouquebrune. Il se heurte à deux Allemands, en tue un et se réfugie au moulin, au pied de l'église (demeure aujourd'hui de Sylvie et Bernard Dubois) où s'abritaient 12 personnes dont 6 enfants. Les soldats alertés par les cris du 2e Allemand descendent du champ de foire et cernent le moulin.

Pour éviter un massacre, Guy Devaureix sort du moulin, jette son arme et est abattu sauvagement devant la maison en dessous de l'église.

Un facteur de gare, Abel

Besse, avait effectué son service de nuit et se reposait dans sa chambre en face du Restaurant de la Gare, étendu sur son lit, avec toujours ses chaussures aux pieds. Les soldats allemands, remontant vers la gare, toujours à la recherche de « terroristes », le réveillent et l'emmènent les bras en l'air vers le cimetière. Le chef de gare essaie d'intervenir mais en vain.



Madame Courtaud, qui habite sur le champ de foire dans la maison qui domine la route de Blanzac, essaie d'intervenir. D'origine alsacienne, elle leur crie en allemand « relâchez-le c'est un employé de la gare », les Allemands répondent « non, terroriste ». Ils lancent une grenade par la fenêtre dans la salle à manger de la famille Courtaud, l'explosion a tout brisé (la famille, heureusement, était dehors, blottiée dans le fossé !).

Abel Besse est retrouvé plus tard, par le maire monsieur Desvignes, le docteur Decressac et le chef de gare monsieur Dugaleix, dans le cimetière, abattu au pied d'une tombe.

Une plaque, posée sur la gare, rappelle ce drame.

Madame Vincent, accompagnée de sa mère et de son petit garçon ramassait des « cagouillauds » (petits escargots blancs) au pied de la colline de Forges, au lieu dit Champ de la Majesté, un coteau en direction des Morinauds. Son mari vient les chercher et est blessé par un Allemand qui lui tire dans le dos. Il se retourne, lève les bras et est blessé de plusieurs autres balles. Dans un état grave, il est transporté dans la cour de Forges. Le docteur Decressac, appelé d'urgence, arrive à vélo. Après lui avoir fait des piqûres de morphine, il le fait évacuer vers l'hôpital. Monsieur Liners, gérant des Docks, téléphone pour avoir une ambulance. Transporté très vite à Angoulême, malgré le grand danger sur les routes, il succombera le soir à 8 heures. Il avait 31 ans, un petit garçon de 4 ans !

La situation sera sauvée par l'intelligente initiative du chef de gare, monsieur Dugaleix, qui arrive à persuader le chef de convoi qu'il est dans l'obligation de dégager la gare, ordre de la Reichsbahn.

Monsieur Dugaleix a peut-être sauvé les habitants d'un nouvel Oradour ?

Après le départ du train, les habitants traumatisés essaient de récupérer les morts et pensent que l'accrochage est terminé. Ils savent cependant que sept autres trains s'avancent à la queue-jeu-jeu.

Écoutons le témoignage de madame Decressac :

« Nous venions de commencer à dîner lorsque nous entendons de nouveau éclater une fusillade !

Qu se passait-il encore ?

Nous apercevions un groupe de soldats allemands à la file indienne, courbés, fusils en main, rasant les murs de la maison ! Et pas loin de nous, dans le bourg la fusillade continuait...

Un autre train d'Allemands venait d'arriver à Mouthiers. Avertis sans doute de ce qui s'était passé quelques heures plus tôt, ils étaient sur leurs gardes... Or ils ont aperçu des hommes en train de ramasser les "maquis" tués dans l'après-midi près de la voie ferrée ; ils les ont pris eux-mêmes pour des "maquis" et leur ont tiré dessus ».

Monsieur Fernand Dupré, commis boulanger a été tué (il a été retrouvé le soir vers 11 heures par sa fillette). Le facteur, monsieur Léonide Thomas revenant de sa tournée s'est joint aux gens de Mouthiers pour rechercher les corps, en compagnie de monsieur Hougard, alors directeur de l'école de garçons. Ils échappent aux balles en se repliant vers l'allée de Forges.

Croyant le calme revenu, monsieur Thomas revient sur le coteau où il sera tué.

Il sera retrouvé le lendemain. Monsieur Hougard, poursuivi par un Allemand s'est réfugié dans la ferme de Forges, se mêlant à un groupe d'hommes. Il n'est rentré chez lui qu'à la nuit. Monsieur Jouzier, aidant à la recherche des corps veut se réfugier chez sa mère, impasse de la Frérie, pendant la fusillade. Il est surpris par les Allemands et emmené à la gare. Sa femme alerte le maire monsieur Desvignes, qui se rend à la gare, intervient auprès de l'officier allemand en montrant les papiers d'identité. Monsieur Jouzier a échappé à la mort.

Le curé de Torsac, l'abbé Richeux, entre les deux trains, vient chercher les FFI rescapés cachés dans les carrières et dans la boulangerie. Il est aidé de monsieur Sarrazin (qui habitait la maison de Philippe Faye, son petit fils, au 42 rue de la Boème).

Pour permettre aux FFI de fuir, ils attirent l'attention des Allemands. Ils sont conduits à la gare les bras en l'air. Le curé Richeux avait un revolver caché dans sa barrette. Ils se sont crus perdus tous les deux. Heureusement, un ministre du culte allemand protestant les a sauvés.

Le lendemain, le calme règne à Mouthiers, mais la population reste traumatisée. Cependant, madame Decressac écrit « Plus on voit de près ce qui s'est passé, plus on constate qu'il est presque miraculeux que notre village n'ait pas eu davantage de victimes, car combien ont failli être pris pour des "maquis" et menacés par les Allemands ».

Monsieur et madame Courtaud ont eu leur maison pillée et très endommagée par une grenade.

Mademoiselle Ginet, au Restaurant de la Gare, même chose.

Les Docks (maison Gouet, aujourd'hui) et l'épicerie Soulet (un peu plus haut après le pont, au n° 44 rue de la Boème) ont eu leurs magasins pillés.

À la boulangerie Moreau, les Allemands ont mis tout à sac, brisant les vitres et emportant non seulement les pains du magasin, mais aussi ceux qui cuisaient dans le four. Chez madame Brouillet, à la Croix Ronde, ils ont pris tout l'argent. Chez monsieur et madame Étienne (n° 33) ils ont pris du cognac, des jumelles, une cuillère en vermeil. Chez monsieur et madame Manant, à la Croix Ronde, du linge, chez madame Leboeuf des fruits, à la poste (n° 56) ils ont pris toute la nourriture, etc. Partout, ils recherchaient des vivres et surtout de l'alcool.

La région est libérée le 31 août par le maquis FFI de Lannemezan.

Transports des corps et leurs obsèques.

Le 25 août, le maire monsieur Desvignes veut faire enterrer les civils et les quatre FFI dignement. Le matin, monsieur Decressac, médecin de Mouthiers, reçoit un ordre de mission du chef des FFI Lucky, en poste à Landole, commune de Torsac : donner tous les renseignements sur les événements de la veille.

Il se rend à Landole malgré les dangers, les Allemands passant sur la nationale Angoulême-Montmoreau, qu'il faut traverser. Monsieur Decressac assurera la liaison entre le PC de Landole et Mouthiers. Il apprend au lieutenant Lucky l'identité des tués. Lucky demande à ce qu'ils soient ramenés à Landole pour les enterrer. De retour à Mouthiers, monsieur Decressac rend compte au maire et au curé, l'abbé Jolly, des nouvelles décisions (les corps étaient alors dans un petit local servant d'abri aux vagabonds de passage, aujourd'hui les toilettes municipales).

Le 25 août, vers 15 heures, les corps et des armes sont chargés dans une charrette venue de Torsac, le tout recouvert de foin et le vélo de l'abbé Jolly fixé à l'arrière. La charrette est conduite par un FFI et un domestique agricole polonais et tirée par une mule. L'abbé Jolly les accompagne malgré le grand danger. Il reviendra à vélo. Le maire, monsieur Tabuteau adjoint, monsieur Decressac et mademoiselle Sazerac de Forges sont présents. Notes de monsieur Decressac : « Je n'oublierai jamais le départ de la charrette funèbre, chargée d'armes et de morts, avec juchée sur le siège avant, la large silhouette noire de notre curé coiffé de sa barrette au gros pompon ! Quelle aberration ».

L'abbé Jolly est rentré sain et sauf après avoir donné l'absoute aux morts.

L'enterrement de monsieur Thomas est prévu pour l'après-midi, mais une présence d'Allemands sur le champ de foire interdit la cérémonie. Monsieur Decressac, à vélo, se rend au Roc prévenir la famille que la cérémonie est remise à...plus tard.

Monsieur Besse a pu être enterré le 26 août à 15 heures, monsieur Thomas le 28 au matin et monsieur Dupré le 28 août après-midi. Le samedi 7 septembre a eu lieu une cérémonie à la mémoire des 4 Monastériens tués le 24 août. Presque tous les habitants y ont participé, allant en procession de la mairie (alors à l'emplacement de l'ancienne école maternelle, 53 rue de la Boème) au cimetière, avec drapeaux en tête de cortège. Le 24 septembre, un service solennel est organisé à l'église à la mémoire des FFI tués un mois avant. Les familles sont présentes et reçues chez les habitants. Le père de Jean Peltreau-Villeneuve est venu à moto de Paris malgré tous les dangers, rejoignant le reste de sa famille venue de Chazelles où elle était réfugiée.

Depuis, tous les ans, un hommage est rendu à tous ces tués du 24 août 44 : une stèle a été érigée en leur honneur auprès du terrain de football. Anciens combattants et porteurs du drapeau tricolore s'y retrouvent avec les élus et habitants de la commune. (photo de couverture).

Les Témoignages

Témoignage de Michel Brouillet

Je m'appelle Michel Brouillet, le 24 août 44 j'ai 7 ans. J'habite à la Croix-Ronde. Comme d'habitude ma mère m'emmène avec elle à son travail : elle était femme de ménage chez monsieur et madame Decressac, à côté de l'ancienne poste face à la route qui descend à l'usine. Je joue dans le parc le matin, tout est calme. À midi, la cloche sonne, je rentre déjeuner avec ma mère dans la cuisine. Après le repas, vers 15 heures, je pars à ma leçon de piano chez Mme Laroche qui habitait alors avant le pont de chemin de fer (aujourd'hui n° 46 rue de la Boème) à côté de l'épicerie Soulet. Nous étions plusieurs à battre la mesure autour de notre professeur qui jouait du piano. Tout se passait bien... Lorsque nous entendons le bruit d'un train s'arrêtant sur le pont tout près de nous.

Des Allemands descendant du talus vers la rue dans un bruit de bottes, de ferraille, de cris et de détonations. Ont-ils entendu jouer du piano ? Un Allemand est entré brutalement en criant : « Ici terroristes, terroristes ». Madame Laroche, très calmement, nous a rassurés et nous avons continué à chanter et à battre la mesure !

L'Allemand cherchait partout dans le lit face au piano, sous le lit, dans la cave au fond de la pièce, il parlait très fort, bousculait tout sur son passage, laissant le dessus de lit traîner au sol jusqu'à la porte d'entrée. Il est ressorti, a visité la pièce à côté, est monté à l'étage, est redescendu rapidement retrouver d'autres soldats qui patrouillaient dehors, très bruyants et très énervés.

La leçon de piano terminée, nous sommes sortis, le train était toujours arrêté. Moi, je ne suis pas remonté retrouver ma mère, je suis descendu vers le bourg avec mon livre de solfège, que j'ai encore chez moi en souvenir. Sur la voie ferrée beau coup de va et vient, des détonations ! Je ramasse quelques petits tubes en cuivre dans le caniveau en face des Docks (maison Gouet-Davy). Un Allemand se met à crier me faisant signe de partir vite.

Vite, j'ai couru et pris le chemin de la Frérie qui monte vers les jardins et domine le bourg. Je ne pouvais pas revenir vers le pont pour aller rejoindre ma mère : les Allemands étaient partout.

Quand je remontai vers les jardins, apeuré, monsieur Gouet qui habitait une maison tout en haut, m'a vite entraîné dans une cave où nous nous sommes cachés. Il y avait là aussi une jeune femme avec un enfant. Cette cave était à la hauteur de la voie ferrée.

Entre le train et nous, juste un petit jardin étroit ! Nous étions dans le noir et nous entendions tous les bruits de dehors.

J'avais envie de pleurer, je voulais m'échapper... Après un moment qui me sembla long, des coups violents sont donnés dans la porte par deux Allemands. La jeune femme a discuté avec eux en allemand... Elle me fait signe de partir... Je file en direction d'un escalier taillé dans le rocher, mais un Allemand m'a vu et m'oblige à redescendre vers le pont. Je cours, mais dans le virage un homme m'attrape par le bras et me fait entrer chez monsieur et madame Rivet (les parents de Jeannette). Je me trouve dans une cuisine avec plusieurs grandes personnes. Je pleurniche. Madame Rivet me donne une pomme pour me calmer.

Quand le train est enfin reparti, les grandes personnes m'ont laissé sortir en me recommandant d'aller vite retrouver ma maman chez Decressac. Mais en sortant j'ai suivi quelqu'un... Et je me suis retrouvé sur la place de la gare ! Des gens regardaient la maison de monsieur et madame Courtaud où de la fumée s'échappait après l'explosion d'une grenade ! Je suis reparti en direction du pont de chemin de fer et là, monsieur Decressac, très inquiet, était à ma recherche. Il m'a grondé, pris par un bras et m'a remonté chez lui très vite.

J'ai retrouvé ma mère et madame Decressac tellement heureuses de me revoir. Je leur ai raconté tout ce que j'avais vu et vécu ; j'étais très agité, très énervé mais rassuré d'être près de ma mère.

Témoignage de Thérèse Lescorail, qui habitait la maison devant laquelle Guy Devaureix a été tué

J'ai 9 ans, mes frères et sœurs ont 10 ans, 7 ans et 5 ans. Il fait très beau ce 24 août 1944. Nous jouons dans le pré à côté de la rivière, près de notre maison avec nos deux voisins Guy et Lucette Féron qui habitent le moulin. Au bout d'un moment, le grand-père des enfants Féron vient vite nous chercher, nous emmène dans sa grange, nous cache dans la paille en nous expliquant que des coups de feu se tiraient ! Nous n'avons plus bougé un certain temps. Puis des coups à la porte : c'est notre maman qui arrive en pleurant. Elle nous raconte ce qui vient de se passer : des Allemands sont rentrés dans notre maison comme des fous. Ils cherchaient des « terroristes » ; ils ont tout pilé dans la maison, bu tout l'alcool qu'ils ont trouvé et ont tué le maquisard qui sortait du moulin où nous étions. Maman, sur la première marche de la maison, a vu les Allemands abattre sauvagement le FFI Guy Devaureix dont ils ont fouillé les poches, pris le porte-feuille etc.

Maman nous a ramenés à la maison et bien sûr nous avons vu ce mort. Pour rentrer dans notre maison, il fallait l'enjamber. J'ai vu dans quel état il était et pour une petite fille de 9 ans, c'est un souvenir horrible qui laisse des traces.

Un peu plus tard, papa, avec un autre copain l'ont enlevé et emmené à l'église. Ensuite, ils sont allés en haut des carrières sur la butte de Chez Baty chercher les autres corps des FFI. Ils ont alors entendu des sifflements, papa a dit à son copain « attention ce sont les Allemands qui nous tirent dessus ». Le copain de papa s'est fait tuer ; papa a sauté d'une certaine hauteur dans les ronces et a été ainsi éparpillé. Il est arrivé chez nous tout en sang, tout déchiré et si triste !

Son copain était le papa de 4 enfants ! Tout cela a rendu maman malade. Le docteur a dit à papa « il faut quitter cette maison, partir de Mouthiers ». Maman ne s'est jamais remise de cette dramatique journée, elle nous a quittés à 40 ans, nous partant toujours de ce jeune maquisard assassiné devant ses yeux ! Elle pensait qu'après lui, les Allemands allaient aussi la tuer. Cela l'a rendue à moitié folle.

Témoignage de Mademoiselle Ginet, qui tenait avec sa maman le Café-restau-rant de la Gare (témoignage écrit selon ses commentaires)

Le 24 août 1944, mademoiselle Ginet est avec sa maman dans le café. Un Allemand les met en joue. Sa maman apeurée se sauve. L'Allemand lance une grenade par la fenêtre de la cuisine. La grenade est allée se placer dans un pot de sel et mademoiselle Ginet a reçu des éclats sur la tempe et la joue. Elle saignait très fort et depuis ce jour elle est atteinte d'une surdité. Elle possède d'ailleurs toujours la grenade tombée dans le pot de sel. Le facteur de gare Abel Besse était locataire chez madame Jamain, en face du café. Il était couché, ayant travaillé toute la nuit.

Les Allemands l'ont emmené au cimetière pour le fusiller bien qu'il ait sa carte de SNCF à la main. Madame Jamain et mademoiselle Ginet en essayant de s'interposer ont été battues par les Allemands à coups de pieds.

Témoignage de Guy Courtaud – 11 ou 12 ans en 1944 (Il habitait route de Blanzac face au Café-restaurant de la Gare)

Il faisait très chaud. Les trains se suivaient. Un Allemand remontait du bas du bourg vers chez le notaire Monsieur Bourguet et allait vers la gare ; c'était le début des tirs. Je vivais avec ma mère d'origine alsacienne, mon père (comptable à l'usine de Mouthiers, il est au travail cet après-midi là), ma sœur Simone et ma grand-mère paternelle réfugiée chez son fils après les bombardements d'Angoulême en juin 1944.

Ma mère nous emmène tous à l'abri dans la salle de bains. Une énorme explosion secoue la maison, c'est une grenade ! Des pas dans l'escalier, c'est un officier allemand qui monte. Ma mère lui demande en allemand « que voulez-vous ? Il n'y a ici que femmes et enfants » L'officier lui répond « Madame, c'est la guerre ! ». Il nous fait tous descendre, sortir dehors. On s'est tapi dans le fossé longeant la route de Blanzac du côté du café-restaurant alors tenu par madame Ginet et sa fille.

C'est alors que l'on voit 7 ou 8 Allemands apparaître, encadrant Abel Besse. Ma mère leur crie « C'est un employé de la gare SNCF », mais en vain. Ils l'ont emmené vers le cimetière. Dans la soirée, je suis monté vers le cimetière : Abel Besse avait été tué d'une balle dans la tête !

C'était horrible ! Heureusement que tous les ouvriers, habitant dans le coin, étaient soit à l'usine, soit dans les champs ! Simon je pense que ça aurait été un vrai carnage.

Le soir, les Laroche, patrons de l'usine, nous accueillent car notre maison était ravagée par la grenade. De leur maison, le soir, entre 7 et 8 heures, nous avons entendu les détonations du 2ème train. C'est à ce moment-là qu'ont été tués les civils Thomas et Dupré.

Témoignage de Claude Liners (13 ans en 1944)

Le 24 août 1944, vers 15 heures 30, le camion de Jean Fernand, conduit par monsieur Goreau arriva devant les Docks, le magasin de mes parents. Les Allemands étaient dans le camion avec des armes légères et une mitrailleuse. J'étais dehors en curieux. Quelques maquisards descendaient du chemin face au lavoir communal. Des coups de feu furent échangés, aussi je détalai bien vite. Mais au lieu de rentrer chez moi, je suis monté avec monsieur Goreau, dans l'impasse de la Frérie, et nous avons été mitraillés sans être touchés. Nous nous sommes réfugiés chez monsieur Rivet. Les Allemands passaient sur le chemin devant la maison (maison d'Odette Simonet, au n° 2) mais ne sont pas entrés. Le combat ralentit. Je redescends chez mes parents et je suis allé à ma leçon de musique chez madame Laroche, et c'est là que la bagarre reprit avec l'arrivée du premier train.

Témoignage de Jean Manant

Le 24 août 1944, j'étais un petit garçon de 10 ans et demi. Je ne savais pas ce qu'était la guerre. Je me rappelle quand mon père en 1940 est venu en permission : ne le reconnaissant pas en soldat, je n'ai pas voulu l'embrasser !

De la guerre, je ne connaissais que les bombardements de janvier 44 et mars 44

d'Angoulême qui provoquèrent une grande crainte parmi la population.

Le 24 août 44 : mes parents avaient décidé quelques mois auparavant de nous faire apprendre le solfège à ma sœur Colette et à moi. Les leçons étaient données

par une femme âgée, madame Laroche, qui habitait à côté du pont de chemin de fer dans le bourg, au n° 46 de la rue de la Boème.

Ce 24 août, le bourg est calme, nous partons seuls. Madame Laroche, ayant beaucoup d'enfants en cours, avait décidé de faire deux groupes. Je faisais partie, avec ma sœur, du deuxième groupe. Nous partîmes donc de la maison à La Croix Ronde vers 15 heures.

Rien ne laissait présager le terrible drame qui se préparait. La leçon de solfège commençait quand une détonation retentit, faisant trembler vitres et murs de la maison : l'accrochage commençait.

Madame Laroche, présegeant un malheur, nous fit faire la prière... Nous pleurions et criions quand un soldat entra dans la pièce et demanda d'un ton bourru s'il y avait ici des « terroristes ». Madame Laroche, d'un grand courage, prit le soldat par la main et lui fit visiter toute les pièces en disant « nein terroriste ». Le soldat lâcha sa main, nous regarda et sortit en maugréant. Dehors les échanges de tir duraient très longtemps. A un moment donné, la vitrine du magasin Soulet (n° 44) vola en éclats sous l'effet d'une grenade.

Il y eut une accalmie. Madame Laroche nous autorisa à partir chez nous. Tous les enfants demeurant au nord de Mouthiers partirent et ne virent rien de la bagarre qui avait eu lieu.

En entrant dans notre maison (à la Croix Ronde) Colette et moi vîrent d'abord notre père tout pâle et très apeuré et là, nous apprîmes ce qui s'était passé. Le train allemand qui était dans le bourg eut l'autorisation de repartir grâce à la décision de monsieur Dugaleix chef de gare à Mouthiers, mais comme il y avait un gros embouteillage sur la ligne de chemin de fer, la machine partit mais s'arrêta vers le Creux Rouillet. Là, les Allemands descendirent et allèrent chez Garnaud (Le Pigeonnier) et à la Croix Ronde et envahirent les maisons. J'habitais à la Croix Ronde avec 2 autres foyers : famille Lebœuf et famille Brouillet. Les soldats pillèrent les maisons, prirent les victuailles, les vins et les alcools. Mon père, gravement malade, avait eu l'idée, entendant les détonations, de s'habiller (blouson marin, pantalon brun) aussi les Allemands entrant dans la chambre le prirent pour un terroriste blessé. Il eut heureusement l'idée de leur montrer sa feuille de température... Ce qui le sauva !

L'officier qui commandait le groupe ordonna à ses hommes de sortir et dit à ma mère dans un excellent français « fermez la fenêtre madame ». Le soir, tout semblait calme, ma mère me demanda de porter notre pot de lait chez monsieur Blanlœuil (Chez Baty).

En arrivant à 150 m de la ferme, dans un passage de charrette, il y eut une décharge de mitraillette. Je crus que le tir était pour moi, aussi je pris mes jambes à mon cou et courus me réfugier chez monsieur Blanlœuil, qui me cacha dans sa chambre... Mais, le garçon que j'étais sortit de la chambre et vit alors courir le vieux grand-père Brégier sur qui un Allemand avait tiré, sans l'atteindre ! Ce soldat, dans la crainte de trouver un maquisard s'en retourna à son train...

Témoignage de Monsieur Goreau, raconté par Jean Manant

Bien des années plus tard, étant jeune artisan à Mouthiers, j'ai pu écouter plusieurs anecdotes de ce 24 août. Je ne raconterai pas les événements du bourg narrés par mes amis du « patrimoine » ; je veux seulement vous rapporter l'histoire de Monsieur Goreau, importante ce 24 août.

Monsieur Goreau était courtier en lait, il passait dans les fermes ramasser les bidons de lait qu'il portait à la laiterie de Claix. Il était équipé d'un camion à gazogène et le ramassage se faisait sur Voulgézac, Chaudrie et Mouthiers. Il devait passer par Nanteuillet, les Reigniers, donc il passait par les Coutaubières...

Et ce qui devait arriver, arriva ! En voyant passer le camion, les Allemands l'arrêtèrent, jetèrent les bidons de lait et ordonnèrent à Monsieur Goreau de les conduire à Mouthiers (ou Angoulême ?) car ils veulent abandonner le poste du Moulin du Duc et se sauver. Ils étaient 25 au PC, mais certains étaient déjà partis, d'autres étaient déserteurs. Ils étaient une douzaine dans le camion. Ils emportaient leurs armes légères et une mitrailleuse.

Ce camion était équipé d'un gazogène de petite capacité et il fallait alimenter son foyer souvent. Monsieur Goreau prenait la précaution d'emporter en secours du petit charbon de bois en cas de panne sèche. Les Allemands ne connaissant pas le fonctionnement du gazogène jetèrent le charbon et les bidons de lait. Le camion partit du Moulin du Duc, passa les Reigniers, les Gagniers et arriva à Mouthiers.

Devant le restaurant Ginet (gare), il y avait beaucoup d'Allemands descendus du train et qui avaient déjà commis beaucoup d'exactions. Un officier allemand demanda au gradé du camion ce qu'il avait l'intention de faire ; après une réponse évasive, celui-ci lui ordonna de partir vers Angoulême et de se débrouiller. Monsieur Goreau alla jusqu'au centre bourg devant le magasin des Docks tenu par la famille Liners (maison Gouet-Davy, au 40 rue de la Boème). La fusillade éclata brusquement ; les Allemands du camion sautèrent et se répandirent avec leurs collègues dans le bourg, un seul gardant le camion et Monsieur Goreau en otage. Des balles tirées par des Allemands et des maquisards se firent dans l'évaporateur du gazo et l'Allemand se coucha derrière le camion. Monsieur Goreau profita de ce moment de panique pour s'enfuir en montant le petit chemin de la Frérie. L'Allemand, le voyant fuir, lui tira une rafale de mitrailleuse... qui ne trouva que sa poche de veste de travail ! Il se réfugia chez monsieur et madame Rivet au n° 2 et là, il pensa qu'il était perdu, n'ayant pas d'issue de secours par derrière la maison. Fort heureusement, par chance, les Allemands ne sont pas rentrés dans la maison.

Témoignage de Yves Dedieu (6 ans en 1944)

24 août 1944. Après le déjeuner, tout était calme. Il faisait très chaud. Je jouais aux billes avec Jean-Claude Forgeron et André Millemont (dit Titi) devant le Restaurant de la Boëme quand les hostilités ont commencé. Madame Battu, affolée, nous a vite fait entrer dans sa cave (1^{re} maison, rue de l'église n° 28, actuellement maison de Bernard Gervais). Nous sommes restés enfermés tout le temps de la bataille. C'était long, très long !

Quand le calme sembla être revenu, nous sommes sortis tous les trois, nous sommes allés vers les Docks et, avec l'inconscience de nos 6 ans, nous sommes montés sur le camion rempli d'armes... Et nous avons joué ! Mais pas très longtemps, car je me souviens être reparti très vite chez moi (au 16 rue de la Boëme) sous les balles ; je rasais les murs. J'ai eu très peur !

Témoignage de Colette Forgeron-Rainard (8 ans en août 1944)

Je triais des tickets de rationnement (ration octroyée à chacun) avec ma grand-mère Battu à la boucherie (maison de l'Infirmier Bernard Gervais, 28 rue de la Boëme). Ma grand-mère entend des tirs, elle ferme très vite les volets et nous met à l'abri, mon frère Jean-Claude, Yves Dedieu et moi dans l'escalier de la cave... On frappe à la porte, ma grand-mère ouvre et quelqu'un roule dans la cuisine... C'est Titi Millemont qui atterrit, poussé par un homme, armé d'un fusil et qui repart vite. Les tirs finis, ma grand-mère part vers l'église, par la rue de la Fontaine. Elle voit un attroupement en bas de l'église, s'approche... Et elle reconnaît, à ses vêtements, l'homme qui avait poussé et sauvé Titi Millemont quelques instants avant. C'était Guy Devaureix !

C'est ce même homme qui a quitté l'abri du moulin pour éviter le carnage de ses occupants, sachant que la mort l'attendait derrière la porte !

Témoignage de Jean Laberche - 12 ans en 1944 - fils du receveur des Postes, 56 rue de la Boëme

Voici donc, à l'intention de « Boëme Patrimoine » ce que je peux restituer concernant la journée du 24 août 1944.

Après le repas de midi, je suis allé voir ce qui se passait dans le Petit Bois entre l'ancienne école de filles (57 rue de la Boëme) et l'usine. Il faut dire que nous étions plus ou moins au courant des atrocités commises par les troupes allemandes qui se repliaient. Aussi, dès les premières détonations, j'ai pris mes jambes à mon cou pour rentrer au bercail. J'étais vêtu d'une culotte courte d'une couleur mauvais kaki et d'une chemise blanche.

En arrivant à hauteur des marches qui donnent accès à la grille d'entrée, j'ai très nettement eu le sentiment qu'une balle était passée près de moi. J'entends encore le sifflement !

Enfin arrivé, je me suis précipité vers la cave dans laquelle avaient déjà pris place mon frère Robert, un copain de Bordeaux et madame Dussidour qui, ce jour-là, était venue renouveler sa provision de timbres poste et de quittances. Nous étions la fusillade et nous ignorions ce qui se passait dans le fond du bourg... En espérant que les Allemands ne monteraient pas jusqu'à la poste... Ce qui pourtant se produisit en milieu d'après-midi. Ils sont entrés dans la salle d'attente munis d'une mitrailleuse qu'ils ont appuyée sur le ventre de mon père qui s'était avancé à leur rencontre. Ils hurlaient « terroristes, terroristes ». « Pas de terroristes ici », a répondu mon père. Ils ont alors levé la main en pointant un index menaçant. D'autres en effet, par les escaliers extérieurs avaient gagné l'appartement où ma mère servit ce qui restait d'une bombe de vin achetée sur l'allocation qui nous était faite (que nous prenions chaque mois chez le « Père Soulard » à l'emplacement de l'actuelle poste). Les occupants du bureau de poste ont immédiatement décampé pour ne plus revenir.

Sur le moment, ma mère ne s'est pas aperçue que certains de ces soldats pénétraient dans la salle à manger, où ils ont fait main basse sur le peu de nourriture qui s'y trouvait. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'elle s'exclama « Oh ! Les charmeaux, ils ont volé mes vivres... ».

Sur cette première partie, je voudrais ajouter quelque chose au sujet du facteur Thomas.

Lorsque le facteur Thomas est arrivé au bureau en tout début d'après-midi, sa tournée faite, ma mère lui a dit « Monsieur Thomas, laissez votre sac, je m'en arrangerai et rentrez chez vous immédiatement parce que j'ai l'impression que ça va mal tourner ». Il habitait le Roc. Il avait pu s'échapper. Pourquoi a-t-il éprouvé le besoin de revenir sur ses pas pour voir ce qui se passait à Mouthiers ? Il faut ajouter qu'il marchait très mal.

Vers 18 heures, je suis sorti et la première chose qui m'a frappé, c'est un amoncellement de douilles en cuivre, le sol en était jonché. Je suis descendu vers le fond du bourg et après le pont de chemin de fer, il y avait, stoppé un peu plus haut que les Docks, à l'aplomb de la maison occupée par monsieur et madame Sarrazin (n° 42) sous la terrasse de laquelle était l'échoppe d'un sabotier, un camion apparemment bourré d'armes et de munitions. Beaucoup l'entouraient et certains même n'hésitaient pas à se servir car il paraissait avoir été quelque peu malmené.

J'ai pris ensuite la direction de la rue du Moulin. Guy Devaureix gisait, la face contre terre dans l'attitude du tireur ; il baignait dans une mare de sang et, détaill horrible et qui m'a frappé, en cette chaude soirée du mois d'août, il était entouré d'un essaim de mouches bleues. En lui, je voyais le premier mort de ma jeune existence.

Je ne dirai rien de plus, car après mes souvenirs sont confus et de surcroit, je ne fais pas un travail d'historien ; Je n'ai ni l'autorité ni le talent et d'autres l'ont fait avant moi, en particulier monsieur Tesseron dans son opuscule intitulé « L'accrochage de Mouthiers ». La seule chose que je puis ajouter, c'est que, terrorisé par la violence qui s'était déchainée, beaucoup, en particulier des jeunes, ont, dans la soirée, quitté le bourg pour gagner les Morinauds où ils furent accueillis chez une personne de bien : monsieur Georges Vaiteau (famille Guilloteau Hassan). Je devais les y rejoindre le lendemain matin.

Témoignage de Geneviève Rozotte née Doucet

Le 24 août 1944 Geneviève avait 18 ans et habitait alors aux Tailandiers.

Ma mère Jeanne travaillait au Café-restaurant de la Gare, chez madame Ginet. Elle m'a raconté que les Allemands ont fouillé partout dans le café. Ils ont emmené le facteur de gare au cimetière et l'ont abattu. La belle-mère du maréchal-ferrant, de chez elle, entendait crier. Quand tout est redevenu calme, elle est allée au cimetière et a vu l'employé de la gare Abel Besse gisant à terre dans l'allée centrale.

Témoignage de Gilberte Heintz, née Dussidour

(En 1944, Gilberte avait une vingtaine d'années, était la fille des buralistes au 26 rue de la Boëme, agence immobilière aujourd'hui)

Un prêtre réfugié de Petite-Rosselle, était hébergé au presbytère. Il comprenait ce que les Allemands disaient en courant dans tous les sens sur la place de l'église. Il a senti le danger. Il est alors monté à la gare, demandant à monsieur Dugaleix de faire partir le train au plus vite.

Je tiens cette anecdote de l'abbé Jolly, curé de Mouthiers.

Le facteur de gare, monsieur Abel Besse, logeait chez Madame Jamain, en face du café restaurant, dans ce qui était alors un petit pavillon (et aujourd'hui abrite les bureaux de la MJC et du centre social). Il avait travaillé toute la nuit et se reposait. Comme tous les employés de gare, il logeait chez l'habitant et prenait ses repas au restaurant. C'est là que les Allemands l'ont pris et emmené au cimetière où ils l'ont assassiné.

Témoignages de Monsieur Vergnaud et de Madame Bordron, tante de Claude Bordron

Ce même 24 août, un convoi allemand s'arrête au lieu-dit l'Étang Genevreau. Un camion est stoppé par un groupe du maquis de la 5ème compagnie RAC en face de la ferme de la Tricherie, ce qui déclenche la bataille qui fait rage vers 16 heures. Les maquis décrochent en direction d'Houme, en terrain découvert. Fermigier et Julien sont tués avant d'arriver à Houme.

La maison des Ferrand brûle. Les Ferrand père et fils, pris pour des terroristes sont tués. La Tricherie brûlera dans la nuit du 28 au 29 août (les malheureux fermiers Pouvrard se sont réfugiés dans un toit à cochons).

Témoignage de Monsieur Fernand Lebœuf qui avait 5 ans le 24 août 1944

Je me souviens des Allemands quand ils sont venus à la maison à la Croix Ronde. Ma mère, Simone Lebœuf, nous a fait monter dans la chambre du haut. Elle nous a fait mettre dans la venelle, elle, assise sur



Les Allemands sont montés, ont regardé et sont redescendus ; mais en redescendant ils ont récupéré les oranges et les pommes que mon frère Guy avait été acheteur dans le bourg de Mouthiers.

Témoignage de Jacques Dedieu

Né en 1935, j'avais neuf ans alors. Cette journée m'a paru interminable malgré mon jeune âge et mon insouciance et a laissé en moi des traces indélébiles. Le matin, vers 9 heures, nous sommes partis, mon père, ma mère, une de mes sœurs, mon frère et moi, cueillir des prunelles de buisson noirs pour faire de la piquette. A l'époque, nous mettions ces prunelles dans une barrique avec de l'eau, du sucre et de la levure et nous laissions macérer pendant une quinzaine de jours et nous buvions cette boisson à tous les repas. À midi, nous sommes rentrés avec nos paniers de prunelles, que nous avons déposés dans le lavoir de la famille en face de la route de Fouquebrune. Après le déjeuner, nous sommes revenus au lavoir pour préparer notre piquette... (saut mon frère Yves).

À ce moment là, un groupe d'Allemands s'est formé entre le pont de la rivière et l'épicerie Pineau au carrefour de la route de Fouquebrune (actuellement la maison de monsieur et madame Mandin). Ce groupe recherche un véhicule qui pourrait l'emmener au poste de commandement qui se trouvait alors au viaduc des Coutaubières.

Les Allemands avaient des jerricans d'essence à transporter. Ils viennent chercher mon père et l'obligent à sortir son camion gazogène garé sous les carrières. Ils mettent le camion à la descente pour le faire partir de chute... Mais mon père s'est arrangé pour que le camion ne démarre pas... Et le camion fut abandonné à la hauteur du lavoir communal. Plus tard, dans la soirée, les allemands le brûleront. Mon père revient dans le lavoir ; nous l'attendions très inquiets. C'est alors que nous voyons sur le petit chemin qui descend de la colline de Chez Baty, vers chez Josette Nebout, un groupe de maquisards à la file indienne, avec des pistolets mitrailleurs (à cette époque là, il n'y avait aucune maison sur la colline). Ils arrivent de Torsac pour repousser les Allemands.

L'accrochage avec ce groupe d'Allemands était inévitable. Mais ce qu'ils ignoraient les maquisards, c'est qu'un convoi entier d'Allemands était stationné dans la tranchée de la voie ferrée à proximité du pont qui enjambe la route dans le bourg à côté de la maison de monsieur et madame Faye (n° 42, anciennement chez monsieur et madame Sarrazin).

Les Allemands du convoi ont prêté main forte aux autres et la bataille fut sanglante dans le bourg de Mouthiers.

Sous les rafales, les maquisards se sont réfugiés un peu partout dans le secteur du moulin, de l'église et toutes les rues adjacentes.

Nous avons abandonné la piquette dans le lavoir et nous sommes tous partis en courant, sous les balles, vers la maison.

Notre groupe s'est disloqué dans l'affolement. Mes parents se sont réfugiés chez mon oncle, « chef » dans la maison qui fait le coin face au presbytère.

Mon frère Yves a été récupéré par madame Battu qui tenait la boucherie dans la maison actuelle de Bernard Gervais (n° 26) et ma sœur Lucette et moi-même avons été attrapés au passage par Janine Brégeas, épouse de Gérard, dans la rue du Fournil et c'est chez elle, bien caché, que pendant une bonne heure j'ai vécu cette bataille qui faisait rage vers l'extérieur. Je pleurais, la peur au ventre.

Puis la bataille a cessé ; les Allemands se sont repliés. Monsieur Dugaleix, le chef de gare, a sifflé le départ du convoi.

Je suis sorti, inconscient et curieux... Partout les gens sortaient timidement de chez eux... Et racontaient ce qu'ils venaient de vivre. Des vitres brisées, des murs criblés d'impacts de balles. J'errais dans les rues autour de l'église et C'est alors que j'ai vu, sur le sol, un corps dans une mare de sang, le crâne ouvert ! Je n'oublierai jamais cette vision terrible !

Ce maquisard, Guy Devaureix, était entré sous le feu de la mitraille dans le moulin de monsieur Meunier (actuellement maison de Sylvie Dubois et Alain Chauveron et de Bernard Dubois) où toute la famille était réfugiée. Et sous la pression des grenades allemandes, il est sorti afin d'éviter une tuerie certaine de toute la famille, sachant pertinemment qu'il allait à la mort !

Je suis reparti en courant à la maison (16 rue de la Boëme), où mes parent très inquiets m'attendaient.

Plus tard, vers 6 heures (peut-être), une récidive de la bataille a surpris beaucoup de gens se trouvant dans la rue.

Moi-même j'y étais, devant le magasin de chaussures au 18 rue de la Boëme. J'ai vu, alors, monsieur Bourguet le notaire, affolé, passer son bras dans la porte vitrée du café Adam (actuellement maison de Nathalie Foubert au 19 rue de la Boëme) laissant derrière lui des traces de sang. Sans doute avait-il très peur !

Et j'entendais les Allemands crier « terroristes, terroristes » ! Je pense que ces

Allemands venaient d'un autre convoi arrêté entre le cimetière et les Gagniers !

Témoignage d'Eliette Dedieu-Allemand (8 ans en 1944)

Dans mes souvenirs, c'était un jour ensoleillé. Vers 15 heures, je partais à mon cours de piano chez madame Laroche qui habitait près du pont de chemin de fer, dans le bourg (au n° 46). Moi j'habitais alors près de l'école de garçons (actuellement la maison de Michèle Lhomme et Michel Bondaz).

Mon petit sac à la main, je sautais au milieu de la route (ma grand-mère m'appelait « Sautiquette »). Il y avait alors si peu de voitures que je ne risquais rien. Arrivée devant l'ancienne poste, j'entends des bruits bizarres, inquiétants. Je m'arrête net (nous vivions alors dans la peur de l'ennemi).

C'est alors que le receveur des Postes, monsieur Laberche, sort de chez lui et me crie : « Eliette retourne vite chez toi, c'est dangereux ».

Je fais demi-tour et c'est en courant et affolée que je rentre dans ma maison. Maman a vite compris.

Toujours sur le qui-vive, les adultes vivaient dans la peur et l'angoisse. Vite, nous fermons les volets, la porte à clé, et nous attendons... Nous attendons... Toutes les deux dans l'obscurité. Je pleurais, j'avais très peur !

Maman me prend sur ses genoux, me serre très fort dans ses bras et nous ne bougeons plus. Dehors, des coups de feu, des bruits de bottes, des voix gutturales, effrayantes...

Nous respirions à peine, la peur au ventre.

Nous avons fait notre prière... J'étais très énervée, apeurée. Alors maman m'a dit : « Calme-toi ma chérie ! Demain matin, je te donnerai toute la crème du lait » (d'habitude, nous partagions !).

Enfin, le soir, le calme est arrivé. Tout doucement, nous sommes sorties. Dehors, les gens pleuraient, commentaient, s'inquiétaient, se groupaient pour se remonter le moral.

Tout près de chez nous habitait la famille Dupré : le père, la mère et leurs quatre enfants. Monsieur Dupré, commis boulanger, n'était pas rentré le soir, à la tombée de la nuit. Où était-il ? Sa famille s'inquiétait et le cherchait partout et c'est une de ses filles qui le trouva sur la butte de Chez Baty, là où sont aujourd'hui le monument et la rue du 24 août 44. Il avait été tué alors qu'il aidait à retrouver les FFI. Son fils Jacques, qui était de mon âge, est venu coucher à la maison. Nous avons couché ensemble. Lui, pleurait son papa... Et moi je me demandais où était le mien... Et quand reviendrait-il ?

Ce sont de tristes instants qui nous marquent pour la vie. Le soir, ma grand-mère est rentrée de son travail complètement perturbée. Ce jour là, elle repassait et reprisait au Café-restaurant du Centre. Les Allemands sont rentrés dans l'après-midi, très bruyamment dans le café, ils l'ont bousculée, l'ont mise en joue ! Elle en tremblait encore le soir ! Pauvre grand-mère, elle ne savait pas que trois jours avant, les Allemands avaient tué son fils de 25 ans d'une balle dans la tête, dans la région de Marseille ! Le lendemain matin, dans mon café au lait, j'ai recouvert le pain coupé de toute la crème bien épaisse du litre de lait ! Un régal qui m'a redonné le sourire !

Témoignages de Gilles Jobit

Le 24 août, j'ai 11 ans.

C'est un chaud et bel après-midi d'été et je pars mettre du foin en tas avec mon grand-père Eugène Jobit (décédé en 1954).

Tout à coup, nous entendons une fusillade du côté de Mouthiers et comme elle se rapproche de plus en plus, mon grand-père me dit : « On va rentrer, ce sera plus prudent ».

En arrivant en haut de la côte, on entend un « bing » sur la fourche que mon grand-père porte sur l'épaule et nous comprenons qu'une balle perdue vient de la toucher.

Nous sommes redescendus et mis à l'abri du mur, puis nous sommes rentrés à la maison et sommes montés dans le grenier.

La famille Pasquier habite en bas du village du Grand Guillon. Yvon a 18 ans à cette épo- que.

Il vient de terminer sa toilette et se coiffe. Il tourne le dos à la porte et à la fenêtre mais, dans le miroir, il aperçoit un soldat allemand dans la cour qui le regarde et le met en joue. Yvon pense immédiatement qu'il est en train de vivre ses derniers instants.

L'Allemand lui parle alors dans sa langue, mais Yvon ne le comprend pas. Sur la table, se trouvent une bouteille de vin à moitié pleine et un verre. L'Allemand lui fait comprendre qu'il a soif. Yvon lui sert un verre qu'il avale d'un trait. Puis l'Allemand prononce encore quelques mots qu'Yvon ne comprend pas davantage, sans doute des mots pour le remercier de cette rasade et il repart.

L'Allemand avait le côté droit de la figure tout noir tellement il avait tiré !

Albert Cailloneau, lui, travaille sur le plateau en face de la famille Héraud, quand la fusillade éclate. Il décide de rentrer précipitamment chez lui.

Aux abords du pont SNCF, il aperçoit une dizaine de soldats allemands et prend peur. Il court vers le bois tout proche mais les soldats lui tirent dessus. Un moment après, il rentre chez lui. Les tirs ont cessé. Le soir, en quittant sa chemise, il découvre plusieurs trous de balles dans sa manche qui était remontée sur son bras : la balle avait traversé l'épaisseur du tissu en y laissant des trous.

Mademoiselle Gisèle Augereau raconte :

C'était le moment des battages. J'étais avec ma sœur Christiane dans le grenier de la ferme de Forges. Nous raccommodions des sacs qui, au printemps avaient contenu de la potasse d'Alsace à l'enseigne de « La Cigogne » pour y loger le grain nouveau et le protéger des souris. Nous avons entendu la fusillade vers Mouthiers, puis le calme et un homme qui disait : « Il y a un blessé là-haut, je crois que c'est un Allemand ». Mademoiselle Sazerac de Forges s'écrie « Un blessé ! Il faut le secourir », et elle part toute seule. Arrivée auprès du malheureux au lieu-dit le tourne la tête ; elle reconnaît André Vincent, venu à la rencontre de sa femme et de sa belle-mère du même champ où elles avaient récolté des « cagouillauds » pour les canards, mais qui étaient redescendues à la ferme pendant la fusillade. Mademoiselle Sazerac vient les chercher en courant. Le blessé a la force de dire qu'il a été tiré dans le dos, qu'il s'est retourné et a reçu plusieurs balles. Le docteur Decressac est appelé d'urgence et ne peut que l'évacuer vers l'hôpital après lui avoir fait une injection de morphine. Monsieur Liners, gérant des Docks, revient rapidement de Forges et fait téléphoner pour avoir une ambulance. Il l'attend devant chez lui -au 40 rue de la Boëme, au pied de la voie ferrée, pour la conduire à la ferme auprès du moribond. Transporté à Gifrac, il devra y succomber le soir à 8 heures. Il avait 31 ans et laissait un fils de 4 ans. Ma mère, de retour d'une ferme voisine, où elle aidait aux battages, dit aux hommes réfugiés à Forges de se dispercer : « Si les Allemands viennent ici, nous sommes tous morts ».

AOUT 1944 EN FRANCE ET EN EUROPE

1er août Le soulèvement de Varsovie débute.

Percée de Bradley au sud d'Avranches.

2 août Vire est libérée par les Alliés.

La Turquie rompt ses relations avec l'Allemagne.

3 août Patton entre à Dinan. Opération Dunhill.

4 août Florence est libérée par les Alliés. Dol de Bretagne est libérée par le 330th infantry regiment de la 83rd (US) infantry division

Thunderbolt " Mannerheim est proclamé chef de l'état finlandais.

Premier des 14 raids de l'opération Aphrodite.

5 août Les Alliés entrent à Rennes

La résistance polonoise maîtresse de Varsovie. 4ème bombardement du dépôt de V1 de Saint-Leu d'Esserent par 469 Halifax, 272 Lancaster et 16 Mosquito (opération Crossbow).

7 août Contre-offensive allemande à Mortain, enrayée le 12. Patton entre à Vannes.

8 août En Normandie, début de l'opération Totalize qui se termine le 13 août. La résistance libère la ville de Quimper.

9 août Patton au Mans.

10 août Fin de la résistance japonaise sur l'île de Guam. Patton libère Chartres. Grève insurrectionnelle des cheminots.

11 août Patton à Argentan et Châteaudun. Entrevue Churchill - Tito en Italie. Départ de l'avant-dernier convoi de déportation des juifs de France, de Lyon vers Auschwitz : 1200 déportés, 157 survivants en 1945.

- 12 août Ultimatum qui somme les autorités bulgares de rompre leurs relations avec l'Allemagne. Leclerc libère Alençon (première ville de France libérée par des Français). Installation de la première canalisation PLUTO à destination de la France.
- 13 août Lublin, capitale provisoire de la Pologne. En Normandie, fin de l'opération Totalize commencée le 8 août
- 14 août Libération de Saint-Malo.
- 15 août Débarquement franco-américain en Provence (opération Dragoon). Opération Dove en support de l'opération Dragoon.
- Libération de Brive-la-Gaillarde : première ville française libérée de l'occupation nazie grâce à sa propre résistance.
- 16 août Les Alliés entrent à Pise (Italie).
- Libération de Draguignan suite au débarquement en Provence.
- 17 août Patton à Dreux. Hitler remplace Von Kluge par Model.
- Départ du dernier convoi de déportation des Juifs de France, du camp de Drancy vers Buchenwald : 51 déportés, 35 survivants
- 18 août Suicide de Von Kluge. Pierre Laval s'installe à Belfort, au plus près de l'Allemagne. Pétain refuse d'opérer un tel repli.
- 19 août À l'approche des chars de Patton, des combats éclatent dans Paris. Le général de Gaulle, que l'on reconnaît d'ores et déjà comme le chef des français, envoie la 2ème division blindée du général Leclerc appuyer l'insurrection parisienne pour la libération de Paris (19 – 25 août). Les Britanniques prennent Florence (Italie)
- Patton à Mantes. Les Allemands évacuent Port-Vendres dans les Pyrénées Orientales, après avoir détruit le port. Ignorant que la garnison de Tulle s'est rendue, la colonne Jesser se dirige sur Tulle.

Apprenant la reddition de la garnison allemande, Jesser menace de brûler la ville. Heureusement un ordre de repli immédiat vers l'est, signé Adolf Hitler, est parachuté par un avion.

20 août Pétain est transféré contre son gré par les Allemands à Belfort. Massacre en région lyonnaise : 120 prisonniers de la prison de Montluc sont assassinés par les Allemands assistés par la milice, au fort de Saint-Genis-Laval.

21 août Encerclement de Toulon par les troupes françaises.

23 août Reddition de la Roumanie.

24 août L'avant-garde de la 2ème DB de Leclerc entre à Paris. La Roumanie rompt ses relations avec l'Allemagne.

25 août L'armée soviétique entre dans le territoire du Grand Reich. Paris est libéré. Guéret est libérée définitivement par les maquisards creusois, commandés par le commandant François (Albert Fossey-François). Massacre de Maille (Indre-et-Loire).

26 août De Gaulle à Paris. Le général de Gaulle défile triomphalement sur les Champs-Élysées. Prise de Toulon par le général français De Lattre de Tassigny.

27 août Les Soviétiques en Valachie (Roumanie).



Le groupe de travail de Boëme Patrimoine, essentiellement constitué de témoins, s'est demandé comment les FFI ont pu prendre le risque de se mettre sous la ligne de tir des trains allemands qui se succédaient sans interruption depuis plusieurs jours. Sans doute la méconnaissance des lieux peut-elle expliquer une telle prise de risques.

Huit morts : quatre FFI, quatre civils ! Le bilan aurait pu être beaucoup plus lourd sans le sacrifice de Guy Devaureix, sans le sang-froid de monsieur Dugaleix, le chef de gare, ainsi que le courage du maire, monsieur Desvignes, du docteur Decressac, de l'abbé Jolly et de l'abbé Richeux, respectivement curés de Mouthiers et de Torsac et de bien d'autres anonymes.

Mouthiers n'a jamais pu oublier.

Que notre travail de mémoire puisse apaiser les témoins encore vivants et apporter aux générations nouvelles la certitude que jamais pareilles horreurs ne se reproduiront.

SOURCES

Tous les membres de l'association Boëme Patrimoine

Tous ceux qui nous ont donné leurs témoignages

Monsieur le docteur Georges Decressac

Monsieur le colonel Lamaud, de la brigade RAC

Monsieur Gaston Tesseron

Certains articles de Charente Libre écrits par Alain Porte

Nos remerciements à tous ceux qui nous ont permis de produire ce petit livret.

D'autres témoignages peuvent continuer à être recueillis. Ils seront ajoutés lors d'une seconde édition.

Avec le soutien de la commune de Mouthiers sur Boëme

Mise en page J.R.



Impression Composervices Angoulême

© Association Boëme Patrimoine

Mouthiers sur Boëme (Charente)

Dépôt légal : août 2012

Tous droits réservés. Reproduction interdite sans autorisation.

Dans le petit livret « 24 août 1944,
“la mémoire en recueil”
l'association « **Boëme Patrimoine** »
avait recueilli et retenu
tous les témoignages écrits.

Les témoignages oraux qui n'ont pas
été relatés sur le livret font donc
aujourd'hui l'objet de cet additif
auquel s'ajoutent quelques autres
témoignages écrits arrivés
après la publication du livret.

Témoignage de Pierre Gouet (8 ans et demi en août 1944)

Pierrot habitait alors tout en haut de l'impasse de la Frairie face à la Boëme et aux lavoirs avec Claude, son frère jumeau, Guy son frère plus jeune et ses parents.

Vers 14 h 30, nous partons avec maman vers le Gagnier où mes grands-parents travaillaient dans la ferme de madame de Barbarin. Au passage de la garde-barrière, le camion, conduit par monsieur Goreau, nous croise avec des soldats allemands à l'intérieur (voir le témoignage de monsieur Goreau sur le livret). L'allemand qui était à la mitrailleuse nous met en joue : je m'arrête et je vois l'allemand qui rigole !

J'ai eu très peur !

Nous allons dans un champ 100 m plus loin. Maman se met à bêcher et nous restons très près d'elle, inquiets.

Papa travaillait entre le champ de foire et le cimetière avec d'autres ouvriers de l'usine dont monsieur Vincent (qui s'est fait tuer dans la soirée). Ils voyaient les allemands en train d'installer des mortiers et autres armes devant le cimetière ... alors ils sont partis discrètement vers Forge et se sont dispersés. Papa sachant où nous étions a filé vers le Gagnier, à couvert de la vue des allemands; il a traversé la voie ferrée vers les Reigniers pour revenir vers nous par les bois. Il appelle ... maman répond Et aussitôt nous sommes tous mitraillés.

Un gros chêne nous protège. Tous les trois, nous nous sommes blottis debout, dos à l'arbre et maman devant nous nous cache de ses bras et de son corps. Les allemands sont très près de nous... Ils crient très fort ... Ils tirent dans tous les sens ! Nous avons très peur, nous pleurons !...

Enfin, ils arrêtent de tirer et se replient vers le train. L'arbre a reçu beaucoup de balles ... Nous sortons au bord du bois doucement. Papa nous rejoint avec un oncle, nous sommes tous vivants! Quel bonheur! Quel miracle ! Le premier train part.

Papa, de retour, se réfugie aussi dans une cave adjacente avec un préparateur en pharmacie et une autre voisine réfugiée de Lorraine.

Il y fait vite entrer Michel Brouillet 7 ans, complètement perdu (voir le témoignage de Michel sur le livret).

Les allemands couraient partout, rentraient partout, très excités, en grande furie ! Quelle peur nous avions ! Mes frères et moi, nous avions renversé la remorque que papa attachait derrière son vélo pour rapporter des légumes du jardin et nous étions camouflés dessous, bien serrés les uns contre les autres, terrorisés. Nous voyions les bottes des allemands aller et venir dans le chemin dans un bruit qui reste encore dans ma mémoire. Les soldats entièrement dans la cave où étaient papa et les autres, ils les firent sortir, alignèrent les hommes le long du mur, les mains en l'air!

Un jeune soldat allemand tenait les hommes en joue ... et pleurait! La voisine, réfugiée de Lorraine leur criait en allemand qu'ils n'étaient pas des terroristes ... le lieutenant la bouscula et cria « Raoust ». Tous partirent à la course ! Papa se réfugia dans le lavoir communal ; il attendit que le train soit parti pour remonter à la maison.

Le soir, nous sommes allés tous les cinq coucher « chez les Rois » loin du bourg, avec la grand-mère Bertranet, notre voisine, qui s'était fermée à clef dans sa cave et n'arrivait plus à ouvrir. Ce jour là, nous avons vu la mort de très près

Témoignage de monsieur Lavallade (16 ans en 1944)

J'habite alors la ferme de la Chauvèterie. Ce jour là, je laboure les terres qui bordent la route tout en gardant les vaches. Marcel Bonnet arrive. Nous discutons, à l'ombre, sous un noyer.

Des bruits inquiétants nous parviennent du bourg. C'est une fusillade ! Nous réalisons vite ! Affolés, nous nous abritons tous les deux derrière le tronc du noyer!

J'ai très peur ... pour nous et pour mes vaches ! Ça pète très fort ... Il me semble que ce fut très long ! Quand tout s'arrête, je rentre mes bêtes au berçail et je viens voir dans le bourg ... J'arrive sur la place (place Petite Rosselle) un corps sans vie est étendu par terre ! Je suis paniqué, terrorisé ... Je repars vite chez moi, très marqué ! Rétrospectivement je sais que nous avons eu beaucoup de chance: les allemands ne nous ont pas vus derrière le gros noyer!!

C'est alors que du 2ème train, que nous n'avions pas entendu, des tirs nous arrivent avec une violence inouïe, énorme! Nous courons vite nous réfugier à l'abri dans une cave.



Témoignage de Colette Forgeron Rainard (8 ans en 1944)

Le jour du 24 août, l'après-midi, mon père est aux abattoirs lorsqu'il entend les premiers tirs. Affolé, il cherche à revenir à la boucherie (maison de Bernard Gervais) très inquiet pour sa famille, mais impossible ! Trop dangereux. Il retourne vite aux abattoirs (rue du village de l'École). Dans l'incertitude et l'angoisse du sort qui nous est réservé à la maison, il voit débarquer aux abattoirs des soldats en furie, vociférant et claquant des bottes sur le chemin empierré. Au fond des abattoirs, des peaux de bêtes entassées attendaient d'être vendues. Les allemands les jettent en l'air une à une pensant trouver des armes cachées. Mon père est terrorisé, l'abattoir ne fermant pas, n'importe qui peut entrer et pourquoi pas cacher des armes ! Leur « déménagement » terminé, les allemands repartent en fulminant après un dernier coup de crosse qui a jeté mon père à terre. Ce jour-là, il eut la peur de sa vie !

Mon grand-oncle Henri Battu, cet après-midi du 24 août, lave ses barriques devant son chai (actuellement cabinet des kinésithérapeutes) lorsqu'il voit des gens courir de partout et entend des tirs. Il abandonne au milieu de la rue barriques et seaux et se met à l'abri à l'entrée du chai dont les portes sont grandes ouvertes. Planté comme une sentinelle, figé, il voit tout ce qui se passe de la place de l'église au Champ de Foire. Pas un allemand ne passe sans s'arrêter pour jeter un coup d'œil à l'intérieur du chai. Mon oncle se demande alors ce qui va lui arriver. C'était interminable ! Il était apeuré, terrorisé et si inquiet, ne pouvant nous rejoindre,

Mon père et mon oncle avaient une bétailière où on pouvait allonger les blessés. Ils ont passé une partie de la nuit à les conduire à l'hôpital de Girac. Ma mère, ma grand-mère et nous les enfants avons fui le village pour nous réfugier chez monsieur et madame Aubron au « Grand Poinaud ».

Témoignage de Micheline Sarrazin Faye (née en 1948)

Micheline n'était pas née. Elle raconte le témoignage de sa maman Henriette Sarrazin qui habitait alors rue de la Boème tout près du pont de chemin de fer. Le 24 août 1944, maman était sur la terrasse avec mes frères et sœurs lorsqu'un train s'est arrêté sur la voie. Des allemands en sont descendus et deux sont montés à la maison. Ils lui ont demandé ce qu'elle faisait avec un couteau à la main (elle épluchait des pommes de terre). Ils l'ont ensuite obligée à rentrer dans la maison avec les enfants.

Un soldat surveillait les petits enfants. Il était très gentil car il a essayé de les calmer vu qu'ils pleuraient. Il leur a dit qu'ils ne feraiient pas de mal à leur maman et que lui aussi avait des enfants. Le second a inspecté toute la maison en poussant maman avec son fusil pour la faire avancer. Ils n'ont rien trouvé et sont partis vers une maison voisine. Maman est restée longtemps très choquée.